Riesz, János & Schild, Ulla, eds. – *Genres autobiographiques en Afrique*. Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 1996, 211 p. (« Mainzer Afrika-Studien » Band 10)

Nicolas Martin-Granel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/16>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.16

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1346-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Nicolas Martin-Granel, « Riesz, János & Schild, Ulla, eds. – *Genres autobiographiques en Afrique*. Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 1996, 211 p. (« Mainzer Afrika-Studien » Band 10) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 157 | 2000, mis en ligne le 24 avril 2003, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/16> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.16>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Riesz, János & Shild, Ulla, eds. –
Genres autobiographiques en Afrique.
Berlin, Dietrich Reimer Verlag,
1996, 211 p. (« Mainzer Afrika-
Studien » Band 10)

Nicolas Martin-Granel

Cet ouvrage rassemble les contributions au 6^e Symposium international Janheinz Jahn (Mainz-Bayreuth 1992). Presque toutes sont des études de cas qui portent sur un aspect très particulier de la question sous-jacente (y a-t-il de l'autobiographie en Afrique ?) et y apportent ainsi un élément de réponse positive. À cet égard l'ouvrage porte bien son titre, non pas tant par le déplacement du nom à l'adjectif que par la pluralisation du genre. L'autobiographie a été exemplifiée par la littérature européenne, canonisée par sa critique dont Philippe Lejeune reste le représentant le plus autorisé en la matière. Or, même s'il est fait souvent référence à la théorie de ce dernier, il ne s'agit pas ici de décliner le modèle élaboré en Europe en diverses espèces dérivées ni même d'observer des écarts par rapport à cette norme littéraire eurocentrée. L'ensemble des articles tend, tout au contraire, à mettre en évidence une gamme de pratiques, toutes historiquement et géographiquement situées, mais dont les idiotismes et syncrétismes autochtones ne sauraient renvoyer à l'idée d'une et d'une seule autobiographie, fût-elle « africaine ».

En deçà des limitations formalistes et des constructions idéologiques, le lecteur doit pouvoir « porter un regard aussi vaste que possible sur le spectre de l'écrit autobiographique en Afrique », comme le précise János Riesz dans son texte d'ouverture -- un des seuls, avec celui de Gerhard Grohs sur les mutations des fonctions sociales des autobiographies africaines, à prendre la mesure générale et un peu théorique du phénomène. D'entrée de jeu, il fait justice, en les renvoyant dos à dos, aux « deux préjugés » inverses selon lesquels la culture essentiellement orale de l'Afrique ferait que la « véritable » autobiographie y serait tantôt absente (par manque de

tradition littéraire), tantôt au contraire omniprésente (par manque de distance et d'élaboration littéraires). S'étant ainsi glissé entre les deux piliers ruinés du Grand Partage, il découvre une perspective ouverte, recadrée par une démarche à la fois pragmatique et comparatiste.

L'acte autobiographique s'insère dans l'institution littéraire qui suppose la figure de l'auteur et l'horizon d'attente d'un public ; celui-ci, européen en l'occurrence, lit tout écrit africain comme un témoignage, pour comprendre la culture et les sociétés africaines « de l'intérieur » -- une motivation de lecture et une incitation à l'écriture qui reviendront souvent dans les articles suivants. D'où une situation de communication culturellement dissymétrique, dont on peut même soupçonner qu'elle peut aller jusqu'au malentendu. C'est par exemple le cas du roman d'Amadou Hampâté Bâ, *L'étrange destin de Wangrin*, qui, pour son auteur, était une biographie mais que l'on continue de considérer comme autobiographique. Quant aux deux tomes de son autobiographie, dont on connaît l'extraordinaire succès en librairie, on peut remarquer qu'elle se résume dans le catalogue de présentation publicitaire, à « de l'oralité couchée sur le papier ». Ainsi, là-même où, par sa prise de distance vis-à-vis de l'origine, l'écrivain africain se fait plus écrivain qu'africain, son lectorat réduit la distance scripturale à un pur et simple médium, rabat le sujet de l'écriture sur l'individu anonyme et exotique qui n'a d'autre fonction que de représenter sa génération ou son groupe.

L'approche comparatiste aborde le thème de « la vision d'une autre vie » qui est commun aux autobiographies européennes et africaines. Dans celles-ci, il se diffracte en une multiplicité de motifs et de parcours. Parallèlement à la rencontre cruciale entre le monde « authentique » de l'oralité et la culture secondaire de l'écrit, la frontière entre l'écriture de la fiction et celle de l'autobiographie se dissout. Dans la mesure où celle-ci limite son objet à une période restreinte (l'enfance chez Camara Laye et Cheikh Hamidou Kane), à une expérience particulière (la prison chez Bernard Dadié, Ngugi Wa Thiongo, Wole Soyinka, et, ajouterons-nous, Ibrahima Ly) elle se trouve assimilée avec le roman de formation.

Le texte liminaire de János Riesz embrasse dans son approche généraliste un corpus de références tout de même assez homogène du point de vue de la langue, de la période et de l'espace, c'est-à-dire les classiques francophones de l'Afrique de l'Ouest qui ont vécu l'époque coloniale -- René Maran figurant dans la série moins comme intrus que comme pionnier exemplaire. Les contributions suivantes suivront la voie, mais en traversant le champ autobiographique sur des chemins bien plus étroits et le plus souvent méconnus. Chacune s'intéresse à un chronotope particulier et déterminant, car c'est là où semble s'enraciner tel genre ou tel auteur. Pour accéder à ce dédale et s'y repérer, il y a donc plusieurs entrées possibles.

D'abord par l'aire géographique, régionale ou nationale, puisque c'est elle qui s'affiche le plus souvent dès le titre. À côté de l'Afrique centrale qui figure dans une seule contribution, consacrée au surplus au roman (Pius Ngandu), l'Afrique de l'Ouest se taille la part du lion avec cinq contributions, soit le cinquième de l'ouvrage : outre l'article inaugural de Riesz qui y puise l'essentiel de ses exemples, elle se trouve représentée par deux noms d'une part -- un classique comme Camara Laye (Amadou Koné) et un inconnu, Martin Akou, qui est présenté par son identité ethnique : « un Ewe du Sud-Togo » (Simon Amegbleame) --, et par le biais d'auteurs collectifs, d'autre part, identifiés soit par leur fonction -- les griots sénégalais (Cornélia Panzacchi) --, soit par le support de leur écriture -- « dans la presse ouest-africaine » (Hans-Jürgen Lüsebrink).

Les autres articles se distribuent de façon équilibrée et, si l'on peut dire, équitable entre des pays qui, petits et grands, anglophones et francophones, fournissent un éventail de paradigmes autobiographiques extrêmement divers. Avec le Zimbabwe se pose la question de l'émergence d'un sujet autofictionnel postcolonial (« An outsider in my own Biography »... par Flora Veit-Wild) tandis qu'au Rwanda se maintient un genre traditionnel en langue africaine, l'*Ukwivuga* : « Parler de soi-même » (par Joseph Nsengimana). Quant au Nigeria et à Madagascar, qui constituent par eux-mêmes des champs littéraires assez anciennement autonomes et productifs, ils sont abordés sous le double aspect de la personne individuelle et collective -- ce qui donne respectivement, pour le second, une contribution sur le journal de Jean Joseph Rabearivelo (Ulla Schild) et une autre sur des « femmes en autobiographies » (Bodo Ramangason) et, pour le premier, une vigoureuse mise au point de Stephen H. Arnold sur les liens indissociables de la poésie de Niyi Osundare avec l'autobiographie et par ailleurs l'émergence de la conscience islamique dans la littérature en arabe du Nigeria (Stefan Reichmuth). La dernière contribution ne fait pas du tout acception de frontière nationale ; il s'agit d'une étude de cas qui porte sur la littérature swahili (Rainer Arnold).

Mais si l'autobiographie est présente partout (malgré des absents de taille comme l'Afrique du Sud), elle est aussi de tout temps. Son ère remonte à l'époque précoloniale, puisqu'elle se confond parfois avec certaines traditions orales très codifiées, puis se trouve activée sous la colonisation par la demande tant interne qu'externe ; le postcolonialisme, enfin, lui donne une nouvelle impulsion, mais aussi des inflexions très contrastées, ainsi qu'en témoignent ici et là des options critiques divergentes sur le postmodernisme en Afrique. Alors qu'un critique propose les notions de « Fragmented Self » et de « outsider » pour rendre compte des ruses et des ruptures opérées par la « fiction autobiographique » au Zimbabwe, un autre, juste dans la contribution suivante, semble lui opposer le concept de « Peopled Persona » en s'engageant personnellement contre le « virus » du postmodernisme et en soutenant contre vents et marées qu'Osundare est un poète yoruba et qu'à ce titre ses poèmes ne sauraient être séparés de l'autobiographie collective du peuple où il s'enracine et qu'il représente exemplairement.

Au terme de ce parcours, on le voit, la question du statut de l'autobiographie en Afrique est loin d'être réglée. La multiplication des entrées génériques et formelles (journal intime, récit de vie et de voyage, mémoires politiques, mais aussi journal de presse, entretiens, écrits religieux, salutations, poésie épique et lyrique, etc.) contrarie tout essai de vision générale ; jamais les pièces du puzzle ne s'ajustent pour former un paysage autobiographique stable et lisible à partir d'une position dominante. S'il y a bien de l'autobiographie *entre* -- plutôt que *dans* -- des genres, des langues, des aires et des ères aussi diverses, c'est qu'elle est justement, si l'on peut dire, présente partout et visible nulle part, du moins pour un oeil habitué au modèle du genre. Un genre qui a pu être exemplifié par des auteurs comme Amadou Hampâté Bâ et Wolé Soyinka. Or, justement, leurs monuments, si connus, déjà reconnus au Nord et classés dans le patrimoine autobiographique de l'humanité, ne sont pas visités dans cet ouvrage. Une absence en effet remarquable. C'est sans doute que par leur masse imposante, ils auraient écrasé tous ces « petits » genres dont l'ensemble finit tout de même par se brancher sur ce que Deleuze et Guattari ont naguère appelé « une littérature mineure ». Comme telle, on est pour, bien évidemment.